



# Tamis de Plumes 97-98

Gildas LEMAITRE

(Atelier PLUME - Aix 97/98)

Sur des idées de Jacqueline LABARTHE

<http://ertia2.free.fr>

Un pied né le 080899

Lettre à la réunion .....	3	Haikus de l'ete .....	30
Grandes phrases de voyage .....	4	Le devoir de a à z .....	31
Automne .....	4	Mythobiographie.....	33
Grandes phrases du temps .....	4	le cycle de l'eau.....	35
Voyage.....	5	A tire d'elles .....	36
Liste de tout ce qui peut servir à voyager..	6	Ce qui se mange et ce qui ne se mange pas	36
Rêve de l'été.....	6	La chance du petit caillou .....	37
Lettre à M. ou Mme Guillaume Goya, .....	7		
Terre!.....	8		
Là et ici.....	8		
Sens unique .....	8		
Rappelles-toi, Barbara .....	9		
Le vrai du faux .....	10		
Vrai ou faux? .....	10		
Les pommiers .....	11		
Haïkus de l'hiver .....	12		
Recouvrance.....	13		
Laid.....	14		
Do RE mi .....DO si la .....	14		
Détournements.....	14		
Chant du désert.....	15		
Ainsi .....	15		
Ainsi .....	16		
de ci, de là.....	17		
Plafond.....	18		
Vrai ou faux? .....	18		
Rime et sentiment.....	19		
P .....	20		
Paradoxe.....	20		
Bruits du matin.....	21		
Mes hommages.....	22		
Bonne fete .....	22		
Rêves et couleurs.....	23		
Roman noir.....	24		
Abécédaire.....	25		
Lettre à Balboa – poste restante.....	26		
Rhopalique .....	27		
Dehors la nuit se déchire.....	27		
Tout commence ailleurs .....	28		
Haïkus du printemps .....	29		
Haïkus de la pluie .....	29		
Haïkus de Sachas .....	29		

# Lettre à la réunion

Aix le 23 septembre 1997

"La terre dans sa folie avait mis le soleil au lit"

Une semaine sans plume, c'est une semaine nue, une semaine qui se cache. Comment faisaient nos pères qui prenaient le temps d'écrire pour un oui ou pour un non, comme aujourd'hui on prend le téléphone?

Comment faisait ce cinéaste qui affirmait sans rire écrire cinq lettres au moins chaque jour? Une lettre pour papa, une lettre pour maman, une lettre pour tonton. C'est peut-être comme cela qu'on apprend à écrire, comme on a appris à manger, lettre après lettre.

Ecrire pour dire quoi? Pour dire comment va le monde.

Il tourne sans doute autant ici qu'à la Réunion. Le soleil va d'un bord à l'autre de l'horizon, mais je lui sais une fondamentale différence: quand on le voit ici à midi, il s'est levé à main gauche et se couchera à main droite. Mais du Piton de la Fournaise, on a sans doute l'impression d'être soudain devenu gaucher. Regarde le soleil à midi, il s'en va sur ta gauche. Si Aristote avait voyagé jusque là, il aurait sans doute vu une nouvelle preuve que sa terre, ma terre, ta terre était ronde et que le soleil n'avait pas de lit.

Du temps où la terre était plate, où les hommes étaient un peu bornés, le soleil ne pouvait que se coucher. On aurait pu paraphraser:

"La terre dans sa folie avait mis le soleil au lit"

Et toi, là-bas

Eh toi! Là-bas! Tu remets le soleil en place. Tu as peut-être aussi levé le nez la nuit dans les étoiles - le nez et le soleil se lèvent, comme le voile et la voile -

Le plafond des étoiles à changé, la Grande Ourse n'est plus là. Ton voyage à la Réunion est devenu un grand voyage cosmique, les confins de l'univers sont d'autres confins. Il a suffi pour cela que tu fasses un saut de puce sur une petite planète d'une petite étoile qu'on appelle soleil, dans une toute petite galaxie d'une toute petite partie d'autre chose.

Change-moi mes étoiles, change-moi mon soleil, que je pense ailleurs. Voilà la magie du voyage. Encore faut-il le faire en bateau, vague après vague. L'avion va trop vite, on zappe, on change de diapositive. Le bateau sait mieux marcher sur le ciel, abandonnant du regard les étoiles du nord l'une après l'autre, happant à plaisir chaque soir les nouvelles étoiles du sud. C'est pour cela que le regard du navigateur est bleu.

# Grandes phrases de voyage

Enjambe le monde, tu verras toujours les mêmes étoiles

---

Senteurs, chaleurs, langueur ou terres de glaces et viandes séchées, au gré du soleil

---

Moins on emporte, plus on rapporte

---

Si tu veux voir au pas le pas, dépêche-toi, tu n'auras plus le temps.

---

Le vent n'est jamais le même

## Automne

Viens là, automne, que je te tance  
Où que tu sois, en Casamance  
Comme aussi bien au coeur de France  
Tu m'inspiras la repentance.

La feuille à l'arbre qui se balance  
Est-elle vraiment couleur garance?  
Elle est tombée dans une errance  
Qui se trahit sans confiance

# Grandes phrases du temps

Quand il n'y a pas de nuage en haut de la montagne, on la voit comme en plein jour.

---

Quand tout est gris dans la nuit, on ne voit pas toujours les chats

---

Quand le pied touche par terre, c'est la meilleure longueur pour les jambes (Lincoln, traduit par Coluche)

---

Quand je ne suis pas là, j'évite de m'appeler.

# Voyage

Autrefois

Cro-magnon n'habitait pas,  
il voyageait toujours,  
à toute heure - et pour cause,  
il n'avait pas d'heure.

Louis XIV habitait ici et là-bas,  
il voyageait mais habitait toujours,

tant il avait de gens et de choses avec lui,  
comme s'il emportait à chaque fois une ville.  
Les horloges avaient encore du temps.

Mermoz habitait chez lui,  
mais son esprit était ailleurs,  
entre deux ailes.

Au sol,  
l'heure de retard était l'heure d'angoisse

## Départ

Des fois, des mois  
à l'avance,  
On regarde sa montre,  
Le voyageur a toujours  
un réveil,  
"Attention au bord  
du quai..."  
Essayez d'oublier le temps  
pour essayer  
de ne rien oublier,  
surtout pas votre montre.

## Arrivée, là-bas

Heure locale, bien sûr.  
On parlera décalage horaire,  
banalités du voyage commun.  
L'action même du voyage,  
c'est un peu comme se mettre  
entre parenthèses:  
on était là  
et maintenant on est ici.  
Drôle de procédé,  
le voyage ne commence pas  
au départ,  
il commence à l'arrivée.

## Et retour

Revenir, c'est engager l'oubli.  
Avez-vous voyagé?  
Qui? Moi? Oui!  
Certes, je suis allé aux Iles,  
mais j'ai surtout perdu ma  
montre  
et mon réveil la veille de mon  
retour.  
Alors j'ai raté l'avion,  
j'ai mis plus de six mois à  
revenir.

Mais, alors, quel voyage!

# Liste de tout ce qui peut servir à voyager

Mon ciseau coupe-ongles, la boîte pour recueillir les ongles, une seule pantoufle, des mitaines, la canne-tabouret et la longue-vue, le kayak en toile pliable avec ses roulettes, la pagaie, l'écope, la carte de hauts-fonds, les horaires des marées, le fil de pêche et l'hameçon, un bon côté du Rhône, saucisson et pain de campagne.

## Rêve de l'été

Le temps était à l'orage. Les îles baignaient dans une lumière qui confondait l'eau et le ciel. Une barque attendait, enchaînée à son corps-mort. Il fallut encore une heure pour que la marée permit de gagner l'embarcation sans que l'eau mouillât plus haut que le mollet.

Enfin, on atteignit la barque. Il fallait faire vite: en souquant ferme, on pouvait traverser avant que le courant ne devienne trop fort. Cinq minutes de plus et la barque aurait largement dérivé. Mais là, on atteignit aisément le contre-courant le long de l'île en face. Les coups d'aviron devinrent soudain paisibles.

La barque s'échoua doucement sur un lit de sable, entre deux vasières. La marée pouvait encore descendre, peu importait, nous avions traversé.

Nous organisâmes l'affût. Mais sur quatre heures, rien ne se produisit, que la paix d'un abri inutile et solitaire.

Rien, pas même un livre, pas même un dialogue. Juste machonner quelques biscuits trempés dans un fond d'alcool, le temps suspendu, le rêve...

# Lettre à M. ou Mme Guillaume Goya,

Poste restante, Chaïyaphum, Thaïlande

Aix le 20 octobre 1997

Pronto!

J'ai parié deux douzaines de mangues à manger après deux douzaines d'huîtres chez Dupont à Montparnasse. Il faut que tu me rapportes des dattes, oui, des DATTES, fruits du palmier dattier. Je ne vois pas pourquoi on entrerait pas à Chat et y a foume, comme ça se prononce. On en trouve facilement dans tous les pays chauds. En branche, il me les faut. Maintenant que ton pays n'est plus assiégé, le commerce peut reprendre. En même temps, écris-moi comment on vit là-bas: journaux, taxis, eau potable. C'est drôle comme d'un pays que l'on ne connaît pas, on a cet immense vide de la pensée. Que sont les arbres, les maisons, les collines, les chemins, les enfants. Il me suffirait peut-être d'une minute pour comprendre tout l'indescriptible que tu essaiera de m'écrire et qui ne me donnera que le vague de la vie thaï. Une minute pour traverser une ruelle, entrer dans une échoppe, sentir un silence, à l'affût d'une odeur, comme on entre dans une vieille église. Une minute pour voir vivre les couleurs, quand on s'éloigne et qu'on se rapproche. En un instant, saisir si le jeune de dix huit ans considère son père, son grand-père, le soldat, la banquière.

Une minute de vie à Chat y a poume et non pas une photo pour sortir des clichés. Pince-moi pour me dire que la vieille édentée, le moine au crâne rasé existent toujours ou bien n'existent plus. Dis-moi si MacDo et CocaCola finiront par vaincre la misère et la violence, en même temps qu'ils tuent la culture.

Une minute, je réclame une minute de toi, de tes yeux, de tes oreilles, de ton palais. Pour que je sois enfin en paix de savoir ce que je ne sais pas, d'avoir rempli le vide de mon imaginaire.

J'aurais peut-être pu préférer que tu me dises les séquelles de l'occupation du Siam par les jésuites, il y a trois cents ans. C'est l'Histoire qui se continue sans doute aujourd'hui. Sauras-tu faire ce travail d'historien: la Thaïlande d'aujourd'hui doit-elle ses malheurs aux jésuites d'hier? A moins que le temps n'ait effacé toute trace de ceux qui croyaient à leur unique vérité. La Parque passe-t-elle pour un pays, comme elle passe pour un humain. Tous les coins du monde peuvent-ils ainsi mourir et renaître?

Dis-moi, dis-moi tout cela, qu'au moins j'aie quelques bribes d'une minute de ta vie. Rien qu'une petite minute. Sinon, il faudra vraiment que je te rejoigne là-bas, si loin, pour satisfaire mon indicible désir.

Sois ferme sur tes jambes.

Ton jumeau.

# Terre!

La terre est ronde, en souffre-t-elle?

Sans doute, tant parfois l'on sent son haleine de haine, ses odeurs de poudre, la pestilence de ses épidémies. Est-ce pour cela qu'elle est ronde. Platon l'a vue ainsi, son plaisir est la forme parfaite, celle d'une sphère. D'une sphère indifférente sans doute, hautaine, qui traverse un ciel serein certes, mais immuable.

J'aime autant la terre d'Aristote. Elle est ronde aussi, mais simplement parce qu'il l'a lue, sur la lune, un soir d'éclipse, solidarité des choses de la lune, de la terre et du soleil.

La terre est ronde, en est-elle fière? Sur les dessins des écoliers, tous les enfants du monde se donnent la main, d'un bout à l'autre de la terre, de la terre ronde.

Et dans toute ronde luisent les yeux du bonheur.

## Là et ici

Comme dans la tempête l'éclaircie  
Rend enfin les contours plus précis  
On peut dire que le ciel s'éclaircit

Si, vue d'en haut, votre calvitie  
Offre un spectacle guère épaissi  
On peut dire que le crane s'éclaircit

Mais la tempête sous un crâne aussi  
Peut mollir et s'apaiser ainsi  
On peut dire que l'esprit s'éclaircit

## Sens unique

Je me sens gauche aujourd'hui, ça sent la gaffe  
Je me sens triste, je sens les larmes qui pointent  
Je me sens rieur, je sens le calembour qui s'installe  
Je sens cet encens sans église, je me sens libertaire  
Je me sens heureux, je sens le soleil qui m'inonde  
Je sens l'algue et son iode  
Je sens la mer qui monte  
Je sens le bruit des embruns sur ma joue  
Je me sens breton

# Rappelles-toi, Barbara

Dans les champs du bonheur, aurais-tu trop grandi?  
Souviens-toi, dans les rues...On courait sans souci  
A quinze ans bien trop beau, tu étais trop volage  
A vingt ans tu t'marries, c'est bien l'heure du partage  
Juste un peu, la famille, au reste, tu es sourd  
Au monde qui vit là, tu ne dis pas bonjour  
Tu es toi seulement. Les autres, pas un cri  
Jamais je ne t'ai vu avoir un parti-pris

C'est la guerre. Entends-tu?  
Lève-toi, ils te tuent  
Dans la nuit, quand on casse  
Hommes et femmes désespèrent  
C'est la guerre, entends-tu  
Lève-toi, ils nous tuent.

Vois le monde qui t'attend aujourd'hui mon p'tit gars  
Tu ne sais plus vraiment, quelles drogues tu bois  
De Verdun à Cuba, regarde tous ces hommes  
Qui fabriquent des larmes, que jamais on raisonne  
Encerclés dans leur vie , que l'on remplit de haine  
Crois-tu que toute révolte aura le goût de vaine  
Ne dis pas "aide-toi et le ciel t'aidera"  
Regarde, ils grimacent déjà dans les bois.

C'est la guerre. Entends-tu?  
Lève-toi, ils te tuent  
Dans la nuit, quand on casse  
Hommes et femmes désespèrent  
C'est la guerre, entends-tu  
Lève-toi, ils nous tuent.

# Le vrai du faux

Pas de vrais semblants qui nous entraînent faussement loin!

Il me semble bien que la scène, où je joue à faire semblant d'être un semblant de bohémien, semble apparaître au spectateur comme une histoire vraisemblable du soi-disant miracle de Noël en Provence, probablement écrit pour raconter la vraisemblance d'un mythe qui semble avoir été vrai pour tous ceux qui y croient.

## Vrai ou faux?

Pouzzolane : n.m. Petit fromage en crotte, fait à partir d'un mélange de lait de brebis et de lait d'anesse. Spécialité italienne, ce fromage tient sa réputation au fait que 23000 d'entre eux furent retrouvés intacts et parfaitement comestibles sous les cendres de Pompéi. Les italiens le mangent très sec, rapé dans la soupe. argotique, en parler marseillais: "avoir les pouzzolanes fraîches" signifie avoir la diarrhée.

Prame : n.f. Petite barque à fond plat, souvent utilisée comme annexe assurant la navette entre la terre et le lieu du mouillage. Cette embarcation se propulse à l'aide d'une simple pagaie droite, avec laquelle on godille. voir godiller. Chateaubriand raconte dans une de ses lettres à la marquise de Sévigné, qu'à l'embouchure de la Villaine, il manqua se noyer pour avoir voulu passer le mascaret avec une prame au franc bord trop bas sur l'eau.

# Les pommiers

Plaisir d'une marche digestive  
jusqu'au verger des terres d'en bas,  
celles des nuits longues,  
humides et froides,  
bonnes pour les pommiers à cidre.

D'abord à travers la cour,  
en zig-zag autour des flaques d'eau,  
restes du crachin interminable  
de ces derniers jours.

Puis la haie,  
toute irisée de fraîche humidité,  
malgré le soleil au zénith  
dans un ciel enfin propre.

Du chemin de terre à la clôture,  
deux minutes,  
deux cent pas,  
les enfants devant,  
puis derrière,  
puis devant,  
lestes comme les jeunes chiens.

Passé la barrière,  
trois rangs de pommiers  
d'âge différent:  
à gauche, le cru de grand-père,  
1908,  
tout tortueux, rabougré, usé ;  
au milieu, celui de la grande guerre,  
la deuxième grande guerre,  
branches et troncs encore vigoureux ;  
à main droite, celui de la naissance d'Antoine,  
les premières pommes pour les premières  
dents,  
les dernières, celles de la cueillette d'octobre.  
Sur le troisième pommier, plus aucune feuille,  
mais... tout là-haut...  
Quoi? Oui? Sûrement

Chouette, un an de plus... une pomme en  
plus!

# Haïkus de l'hiver

Au soleil d'hiver  
tu sembles devant ton ombre  
recroquevillé

---

Passant sur le pont  
la bourrasque sur les feuilles  
adieu mon chapeau

---

Dans ces soirs frileux  
le dîner longtemps s'étire  
le vin parle plus

---

Deux ou trois flocons  
doucement soudain se posent  
sur la branche blanche

---

Les yeux s'ouvrent grand  
quand ils entrent les enfants  
sous le grand sapin

# Recouvrance

Je me souviens avoir senti  
Je me souviens avoir touché  
Je me souviens avoir goûter  
Je me souviens avoir senti, goûter, toucher  
Tant de choses dont je ne me souviens pas

J'ai aussi pensé  
Mais ne n'ai pas encore pensé tout mon dû de l'année

Je me souviens d'avoir oublié  
Que fut janvier?  
Que fut février?  
Que fut mars?  
Moi ne memoras

Mes souvenirs, cet écheveau trop serré,  
Noeud sur noeud, coagulés par la sève de la vie  
Ils sont devenus comme une pelote dure  
Que l'on jette contre le mur  
Et qui rebondit comme un jeu

Resteront quelques notes de musique,  
quelques touches de peinture,  
quelques mots couchés à la hâte  
Et toujours ce cri de révolte  
devant l'étendue de la stupidité du monde

Et toujours te souviendras-tu  
De l'espoir du toujours nouveau  
Et toujours te souviendras-tu  
Des instants de rire  
Endors-toi à les compter

## Laïds

Ils n'avaient qu'un cheveu, tout blanc comme le lait  
Ils n'avaient plus qu'un pied, et c'était un pied-bot  
Et toujours ils disaient: "s'ils te mordent, mords-les"  
Mais pourtant, pour les filles, ils étaient les plus beaux

## Do RE mí .....DO sí la

Dominateur ne fait pas de cadeau  
Rêveur, tu seras toujours indécis  
Militaire, ne tire pas, on te dit halte-là  
Pharmacien, donne-moi là cet aérosol  
Solitaire tu es, femme sur le sofa  
Laryngo, oto-rhyno à demi  
Sire, savez-vous que vous m'écoeurez  
Docteur, le droit vous renvoie dos à dos

Donne-moi la main et tourne moi le dos  
Reste immobile, je veux te voir assis  
Mise tout avant que sonne le glas  
Facile à dire quand on a plus le sol  
Solitaire comme moi, il étouffa

## Détournements

La première phrase aurait pu être en asian, tant les mots s'étaient agglutinés sans aucun de ces petits liens qu'on glisse entre les mots par une habitude toute française. Prononcé à voix haute, le texte semblait parfois d'une platitude isocolique, d'où ressortait avec vigueur l'aspect frénétique de quelques milieux de phase. Même un lecteur entraîné entraînait malgré lui dans un bégaiement irrésistible au moment de prononcer cette cataracte de syllabes heurtées les unes aux autres. L'ensemble formait un épanalepse digne d'être entendu sous la Coupole, face à la Seine, bien sûr. D'une phrase à l'autre, on sentait comme un parfum répétitif, anacoluthé, beaucoup plus prononcé que dans la plus brillante des sagas alexandrines, si bien que le texte laissait place à la seule musique des mots, en parfaite catachrèse avec les plus héroïques symphonies.

# Chant du désert

Sur la place chauffée au soleil, une fille s'est mise à danser  
Au parfum de son musc, je goûte la rosée de l'éternité  
J'entends son alleluia porté par le vent  
De sa glotte vibrante et des cordes de sa voix  
Au dessus des cordes qui chantent sous les doigts musiciens  
L'éternelle voix me promène de désert en désert  
La robe du derviche incessamment tourneur  
Le joueur de sirdar de l'Inde lointaine  
L'éternelle voix sort toujours quelque part  
Quelque part au-dessus des tortures du temps  
Dans le pays barbare, dans le pays berbère  
L'éternelle voix vrille sa modulation rauque  
Lancinante autour d'une même note  
Profonde ou stridente, et pourtant caresse

## Ainsi

Ainsi l'immuable appartient à l'ailleurs  
Ainsi le muable appartient à l'ici  
Ainsi la sérénité du lac dans la montagne  
Ainsi la proue du navire soulève la vague  
Ainsi l'abeille tourne et retourne dans son parfum  
Ainsi le jour se lève et l'enfant s'émerveille de la rosée sur la toile d'araignée  
Ainsi l'homme succède à l'homme dans sa pérennité  
Ainsi je veux qu'il soit ainsi

# Ainsi

A - Ainsi, tu es revenu... -un silence

Le temps a passé, sais-tu -un silence

B - J'ai pensé... -un silence

J'ai pensé qu'il fallait revenir -un silence

A - Ainsi, tu es revenu -un silence

B - Tu sais, le bonheur...

A - Oui, le bonheur passe, on le dit

B - ... je ne l'ai pas vu passer... -un silence

Il était là, je ne l'ai pas vu

A - Ainsi, tu as connu le bonheur...

B - Peut-on savoir...

Je ne l'ai pas vu passer

A - C'est ça la vie..

On vit, le temps passe

B - J'aurais voulu m'arrêter...

Arrêter le bonheur

A - Mais le bonheur, ça passe...

-un silence

A - Ainsi, c'est le malheur qui est arrivé...

B - Du bonheur au malheur, tu sais...

silence

B - Le malheur, c'est quand on a pas de prise

A - Oui, pas de prise sur la vie...

B - Tu me connais, je sais me remettre

A - L'énergie, tu en as toujours eu

silence

B - J'avais pas de prise

silence

A - Tu es revenu, c'est ainsi

# de cí, de là

Au bal animal par-cí  
O bel animal par là

Entre dans la ronde par-cí  
Tu ressortira par là

Tes trois pattes à droite par-cí  
Tes trois serres à gauche par là

Toute plume au vent par-cí  
Et tout poil rentrant par là

Les écailles miroitent par-cí  
Le cuir chauve brille par là

Du bec à la gueule par-cí  
De la gueule au bec par là

Gros grouín et museau par-cí  
Babines et moustaches par là

Par-cí par là au bal des animaux  
Par-cí par là, aux belles animales, par-cí par là

# Plafond

Mouche, ne me nargue pas quand je fais la vaisselle!  
Pourquoi tiens-tu en l'air et pourquoi pas moi?  
Mais moi, au moins, je sais que tu ne sais pas?  
L'oiseau tient-il en l'air? Pourquoi pas moi?  
L'eau coule de haut en bas?  
C'est cela ma gravité?  
Coulent les paroles et aussi les écrits  
Passent les paroles et aussi les écrits  
Que la gravité fait tomber dans l'oubli.  
Pourquoi l'important sait-il et pas moi?  
Et pourquoi sont-ils graves tous ces importants?  
Importuns, ces opportunistes?  
Ne savent-ils pas que l'or nous glace?  
Mais moi, au moins, je sais que je ne vois pas mes chaînes.

# Vrai ou faux?

Etrangleur : sorte de petite pomme de douche utilisée par les cosmonautes pour réduire le diamètre des gouttes lorsqu'ils se lavent

Frigousse : n.m.pop. Se dit d'une frayeur lorsque celle-ci provoque des sueurs froides.

Bossuet : il m'a filé une de ces frigousse

Hève : Nom de l'arbre qui a donné l'étymologie du mot soulever. Il est sous l'Hève signifie qu'il est en l'air

Chienaille : mot apparu vers les années 2002 pour désigner les groupes de presse. Trouve son origine dans l'appellation donnée par le président Mitterrand qui traita de chiens les journalistes qu'ils jugeait coupables d'avoir poussé au suicide un de ses ministres.

Construpration : autre nom pour désigner la stérilité

Goupillon : petite sensation que l'on a dans la bouche, après une sieste faisant suite à un bon repas.

# Rime et sentiment

## Métope

Un mot malin: qui pourrait croire qu'au XXème siècle, il reste encore des mots à deux syllabes inconnus. Mais tope-là, petit mot malin, maintenant je t'ai débusqué, là-bas bien au chaud, au fond du dictionnaire.

## Pacifiste

mais presque, comme tous les mots en pa-, comme patibulaire mais presque: bonjour Coluche.

## Dévouement

Tu sens la bonne soeur. Mais, peut-être qu'une bonne soeur sent bon.

## Diable

Si la bonne soeur sent bon, le diable n'est pas loin. Un bon mot, le diable. Je m'en cuirai beaucoup des comme ça.

## Radin

Lui, je ne l'aime pas. Il rime avec mesquin, avec crétin. Il manque d'humour, de tendresse. En plus, il n'y a que les riches qui peuvent être radins.

## Mythique

Il y a des mots que j'emmène partout. Mythique, c'est lui qui m'emmène partout, du plus lointain passé au plus lointain futur, chez Ulysse, chez Jules Verne, dans l'Atlantide ou chez les Incas. Mythique aussi le sort de l'homme: "Sombre Hellespont". Si je l'aime parce qu'il m'emmène? Je ne sais pas.

## Hold-up

Les anglais nous ont légué le meilleur: "Tiens en haut!". Non, c'est un mot de radin, un mot qui appartient à un tout petit dictionnaire. Je préfère "Mains en l'air". Enfin, si je rentrais dans une banque, c'est plutôt ça que je dirais, surtout si je voyais un des banquiers tenir son pantalon.

## Remballé

Ca ne peut pas être un bon mot. Quand on vous remballé, on ne vous aime pas et quand vous remballé votre achat, c'est que vous ne l'aimez pas. Moi, j'aime trop être emballé par tant de choses du monde.

## Vaisselle

Vaisselle de roi, sais-tu que lorsqu'on te plonge dans la plonge, tu es aussi laide qu'une vaisselle de pauvre. Ta spendeur et ta décadence sont cent mille fois renouvelée à chaque repas.

# P

Le pape du papier papotait, avec un pompier bien planté sur ses pieds.

Un pompier planté sur ses pieds, ça peut papoter comme un troupier avec un pape qui prend son pied à faire de la pâte à papier.

Ils papotaient à propos des plants plantés par les pieds et qui poussent pour donner de la pâte à papier.

Attention! L'arbre ne donne pas la pâte à papier comme le chien donne la patte à Pépé, comme le chien qui nage même quand il n'a pas pied, alors que l'arbre qui n'a pas de pied ne peut aller à pied à l'usine du pape de la pâte à papier

Surtout quand le pompier noie la forêt qui flambe!

## Paradoxe

Je voudrais vous raconter la triste histoire de quelqu'un qui n'a pas pu raconter que ce qu'il était en train d'écrire était une impossibilité, parce qu'il avait entrepris de raconter comment il aurait dû échouer à rédiger ce qu'il était en train d'écrire.

Evidemment, on peut raconter le succès de la rédaction qu'on est en train d'écrire, puisque, lorsque l'on arrivera au bout du texte, on aura réussi à l'écrire. Ce sera un succès.

Mais, comment diable peut-on écrire quelque chose qui doit être un échec parce que l'on a pas pu l'écrire.

Alors, face à cette cruelle dissonance, il n'y a plus que l'espoir de sombrer dans une sombre tristesse sombre, à tourner et retourner le problème insoluble qui consiste à écrire ce que l'on s'interdit d'écrire.

La frustration augmente à mesure que le stylo s'enfonce au long des lignes. Plus l'on écrit et plus l'échec se dérobe, jusqu'à la colère de voir se développer une réussite qui ne peut et ne doit être qu'un échec.

# Bruits du matin

(la chouette) Fou-wououh Fou-wououh Fou-wououh  
Fou-wououh Fou-wououh Fou-wououh

(le voisin part travailler)  
Vrrrrmm - Yiiiih - Vrrrrmm - clac clap -ouah ouah

Fou-wououh Fou-wououh Fou-wououh  
Fou-wououh Fou-wououh Fou-wououh

(une voiture passe)  
VrrRRRMMMmmm ouah ouah

(la balayeuse)  
Vrmm shsss shsss shsss vrrrrmmm

(les oiseaux) pi pii pi pii pipipi twuit twuit

Fou-wououh Fou-wououh Fou-wououh  
Fou-wououh Fou-wououh Fou-wououh

Vrrmm Roarrrrr Roarrrrr boum bou oum  
tilt tilt

pi pii pi pii pipipi twuit twuit

drinn drinn  
J'ai oublié mes clés  
Vrrmm Roarrrrr Roarrrrr boum bou oum  
Et aussi mon parapluie.

# Mes hommages

Peu importe comme tu la nommes  
C'est toujours petits que nous sommes  
Quand on vous regarde, nous les hommes

Elles sont plus hautes que la tour de Bergame  
C'est pour ça qu'on les dit grandes dames  
Quand elles prennent le métro ou le tram

# Bonne fête

Aujourd'hui, je te souhaite ta fête  
A moins que je ne fête tes souhaits  
Demain sera faite la fête  
On aura plein de sous et de bonbons  
C'est la fête du bon  
C'est la fête du méchant  
Souhaite lui sa fête  
Ce sera la fête de l'étonnement  
Après demain alors,  
ce sera la fête de l'étonnant  
Puis celle du détonnant  
La fête du dé sur le doigt  
De celui qui montre ce qu'on lui doit  
Alors ce sera la fête des mamelles et des chaussures  
Tous les hommes de plus de 1m92  
Auront le cirage et la brosse à reluire  
Ca se passera chez le relieur, pour tous les rieurs  
On passera à table pour fêter le midi des poilus,  
Juste le jour de sainte Barbe.  
Tous les poils coupés serviront à fabriquer les brosses à reluire de l'année prochaine  
Après midi, fête des coupeurs de lacets lacés, parce qu'il faut toujours que la fête des  
chaussures finisse mal  
Ca permet d'avoir des mamelles cirées

# Rêves et couleurs

Lave coule à la mer  
Panache épais fait la nuit  
Brusques soubresauts au mitan de la terre  
Même les pierres vivent

---

J'ai rêvé que l'homme sur la lune ne marcherait plus  
J'ai rêvé que c'était facile  
J'ai rêvé de tant d'étranges machines  
J'ai rêvé que la tour Eiffel n'avait pas eu lieu  
J'ai rêvé à la place des autres  
J'ai rêvé tout mon saoul, mais je ne l'ai pas su, tant j'étais endormi  
J'ai rêvé bateau, maison, forêts, montagnes  
J'ai rêvé d'être l'oiseau ou la mouche  
J'ai rêvé sens dessus dessous plutôt que sur devant derrière  
J'ai rêvé doucement, tout doucement

---

Le feu couleur du coeur  
la terre couleur de lune  
l'eau couleur de rêve  
l'air couleur du temps  
le livre couleur du riche  
la phrase couleur du feu  
le mot couleur de cendre  
le doigt couleur d'encre  
le bras couleur du siècle  
le pied couleur adidas  
le regard couleur noir  
l'oeil couleur mauvaise  
le nez couleur lavande  
le cheveux couleur bataille  
la vie couleur de rire

# Roman noir

J'entends la sonnette. J'ouvre la fenêtre à coté de la porte, il fait nuit. Je demande qui c'est?  
La réponse ne vient pas tout de suite. Une porte de voiture claque.

Je répète ma question.

"Gendarmerie de Montpezat"

J'entrevois la lumière d'une torche qui balaie l'alentour

J'ouvre

- Bonjour, je suis le brigadier de permanence, pourrais-je vous parler?

- Entrez!

Le brigadier me tend un calepin. Je reconnais l'agenda.

- Je le cherche depuis ce midi. Je pensais l'avoir quelque part dans la maison... Maintenant, je comprends: il y a eu une bousculade à la banque. C'est sans doute là que je l'ai perdu.

- On l'a retrouvé dans la poche de quelqu'un.

- Vous pensez qu'il me l'avait volé. Il l'a peut-être ramassé dans l'intention de me le rendre!

Le brigadier me tendit une photo

- Connaissez-vous cet homme?

La photo ne me disait rien de particulier: une légère calvitie, un visage rond...

- Non, je devrais?

- Il est au commissariat, pour une affaire. C'est lui qui avait votre carnet.

Ca m'a semblé drôle, que la police vienne en pleine nuit pour me rapporter mon carnet.

L'autre gendarme s'était pointé à la porte, l'air inquisiteur.

- C'est gentil de me rapporter mon carnet. Vous auriez pu me téléphoner, j'aurais été le chercher.

Les choses se firent plus précises

- Vous êtes seul à la maison?

- Oui, pourquoi?

- Personne n'est venu chez aujourd'hui?

J'étais chez moi depuis midi

La SECURITATE me remonta en mémoire...

# Abécédaire

A toi, je compterai deux mots  
Bénévolement, c'est cadeau  
Car un mot qui ne paie de mine  
Défend d'user la pointe fine  
Eux, les mots font mine de rien  
Feu de tout bois derrière chez soi  
Génèse d'un vers que l'on enterre  
Haché menu dans le poème  
Illustre comme les grains qu'on sème  
J'y cours, j'y vole et j'y écris  
Kapok, matelas de la vie  
Élabore la phrase entière  
Même si la rime ne paie pas  
Naine ou riche, géante ou pauvre  
Otée du carcan des classiques  
Pédants ou précieux pour les sots  
Qu'aurions-nous alors pour deux mots  
Ergotons, je compte deux mots  
Sérinés, nés sur le papier  
Téléphonés hors de l'encrier  
Ulcéreux ou calamiteux  
Visible au loin comme une étoile  
Double levée en début de nuit  
Hic! Se dit le bon poivrot qui  
Y grée calmement avec ses  
Aides la voile de son bonheur

# Lettre à Balboa – poste restante

Aix le 1er avril 1998

Cher Caroline, cher Edmond

Angoulême m'a semblé vide, un peu triste sans vous cette. Alors, en rentrant à Aix, l'envie m'est venue de vous écrire, même si je n'avais pas votre adresse. Mais la poste restante, c'est un truc qui vous ressemble tellement. Sur les traces d'Hugo Pratt, on trouve toujours une bouteille échouée sur le sable, avec un message à l'intérieur, un signe, un appel, le commencement d'un nouvel album. A propos d'Hugo Pratt, à Angoulême, on vendait ses casquettes. J'aurais eu votre adresse à Balboa, je vous en aurais sûrement envoyé une à chacun, pour mieux vous imaginer dans les paysages des albums.

Surtout Caroline, avec la casquette. J'espère que tu as la vareuse sombre et le pantalon clair et que tu poses là, sur le pont, hiératique, face à la mer – Edmond, je t'ai entendu, tu viens de dire "Cul vers ville" –

On m'a raconté que Balboa avait la richesse trouble. Le canal, le Pacifique, l'El Dorado d'hier, les banques anonymes d'aujourd'hui. Raconte-moi Caroline, comment sens-tu cette odeur trouble, sentez-vous comment il peut être possible de la dessiner, de la suggérer en trois traits d'encre noire, dans chacune des vignettes d'un album. Je me souviens avoir essayé sur une petite série quand j'étais à Zürich, mais, à part les tramways, je n'ai rien pu faire de bien. Plus godiche que moi tu meurs. Je crois que je vais faire comme Edmond, la photo, encore que, les clichés, en photo, ça se pose là: les palmiers, deux Bentleys, les femmes trop bien mises, même pas belles comme toi, Caroline, les hommes clean, le petit foulard à 2000 couronnes dans la chemise, même dans la moiteur latine des bords du pacifique, trois vitrines classe...

Vous me manquez, à quand un bistrot enfumé, un petit Vouvray qu'on écluse en rigolant des autres, de tous les autres, et quelques bonnes vieilles astuces.

Le bon temps n'est plus, je me sens plâtré, comme une jambe, même pas comme un mur. Avez-vous jamais plâtré un mur. C'est beau un mur plâtré, comme une grande page blanche sur laquelle personne ne se sentira digne d'écrire: même les tagueurs respectent les murs blancs. Un bon mur à tags, c'est un mur gris. Un mur blanc, c'est anti-cosmique, le cosmos est noir, aussi loins qu'on veuille le voir. Un mur blanc, c'est un mur, c'est un mur, il interdit le regard. Pire, il est blanc, il pointe le doigt vers toi: Quel es-tu, toi qui oses me regarder? Voilà l'impossible regard.

En fait, peut-être faut-il oser. En regardant un mur blanc, je vous verrai peut-être, là-bas, à Balboa d'où vous me faites tant envie.

Bons baisers de mes murs gris.

# Rhopalique

ô  
ma  
mie  
quel  
temps  
moqueur  
oubliera  
amourette  
résolument  
inassouvie  
souverain  
souvenir  
surgira  
moqueur  
malgré  
cette  
dure  
loi  
du  
1

## Dehors la nuit se déchire

Il faut bien regarder par la fenêtre pour voir au-dehors, parce au-dedans, il peut ne peut faire nuit, tout au plus noir.

Mais on peut aussi penser que la fenêtre et les volets sont fermés, car une nuit qui se déchire fait du bruit, parfois beaucoup de bruit.

S'agit-il de cette nuit, cette nuit dans laquelle la maison est plongée. Et s'il me plaît de raconter une nuit d'orage, je pourrais dire qu'à chaque fois qu'un éclair transperce une nuit, n'importe quelle nuit, cette nuit-là se déchire.

On oubliera pas que la nuit peut aussi se déchirer plus doucement, sans bruit, au moment où le jour perce. Notons que le jour et la nuit peuvent tous les deux tomber, mais que le jour ne se déchire pas – il est solide.

Et quand la nuit se déchire, elle laisse entrevoir tout ce que le dehors incertain offrait à la nuit. Dehors, c'est peut-être une montagne, un lac, une forêt, un amant, un démon. La nuit ne le dit pas, elle le cache, elle affirme son pouvoir: par mon noir, j'absorbe tout, le visible et l'invisible.

# Tout commence ailleurs

Volage, mon rêve est volage, il m'occupe et s'envole. Hop! Plus de rêve! Cette fois encore, mon inconscient ne s'est pas laissé surprendre. La bribe de rêve qui me restait vient de s'évanouir à ma première conscience.

J'aimerais tant me souvenir. Je rêve qu'un jour, je me souviens de mes rêves, seulement de mes rêves agréables, parce que les autres, c'est pour du beurre.

Je vais d'arbre en arbre; derrière chaque arbre, j'ai la couleur. Quelle couleur? Tiens, oui! rouge, vert, jaune. Mon rêve refuse à trancher une couleur, et puis une autre, mais sans être une couleur.

Le bosquet, la falaise. Ca y est, je suis dans un bateau, enfin dans quelque chose qui flotte. Ca bouge, sans bouger. Les embruns sur le visage, fraîcheur, non, pas tout à fait. Frais sans être frais, mer sans être mer.

Morceaux épars, je les ai pris dans la journée, collages, symbiose. A mon réveil, les bribes s'affadissent, s'estompant, se diluant par la force de mes sens.

Je rêve qu'un jour je rêverai.

Tout commence ailleurs, c'est ainsi que je rêverai. Ailleurs, ai-je dit? Mon rêve sera d'un ailleurs. Diable d'ailleurs, je rêverai, rien que pour t'attraper.

Tu ne seras ni de la terre, ni de la mer, peut-être du ciel.

Ailleurs, j'ai tous les droits, de mettre le ciel sous la terre, et de faire de l'eau du feu

Ailleurs, je rêverai de l'impalpable, de l'irréel instant où le temps s'agrandit,

Comme si le tout pouvait commencer ailleurs!

Ineptie, paradoxe malhonnête puisqu'une partie du tout commence ici.

Assez de tourner en rond. L'histoire avait commencé ailleurs, quelque part par là, on dira en Syldavie, comme avec Tintin, depuis des temps immémoriaux. Et puis, de bouche à oreille, de val en mont, de ville en ville, l'histoire avait gangrené le monde, comme toutes les histoires trop vieilles.

Ici et maintenant, on la subissait tellement, qu'on avait de nouveau envie d'un ailleurs.

C'est ainsi que je rêverai, comme personne.

# Haikus du printemps

De l'inconsistant  
malaxé par les temps froids  
jaillissent les formes

Riantes les rues  
les filles seront radieuses  
j'ouvre mon coeur

# Haikus de la pluie

Goutte gouttelettes  
dessinent ronds éphémères  
joie des enfants

Du ciel triste tombe  
une musique sans rythme  
toutes gouttes mêlées

# Haikus de Sachas

Je frappe à la porte  
Là-haut la montagne répond  
Largue les amarres

Eau blanche de bulles  
Narcisse et troll sentent bon  
Sentier de la paix

La cuisine est sombre  
Les flammes portent les plumes  
L'encre sèchera

# Haïkus de l'ete

Epis de blé brûlés  
La moissonneuse te battra  
Ainsi le temps passe

---

Sourires à l'église  
le grand jour est arrivé  
marie-toi ma fille

---

La vue de l'été  
c'est toujours l'espace lointain  
respire ton repos

---

La vague mange la plage  
Chahut dans l'eau qui bouillonne  
L'eau rit dans mon nez

# Le devoir de a à z

Porte-plume et encre tu as  
On te voit sur ta feuille courbé  
C'est ton premier devoir tu sais  
Tu dois, comme sur un coup de dés  
Écrire en versifiant comme eux  
Dans des délais toujours plus brefs  
Avec vingt six rimes rangées  
Pas question bien sûr que tu gâche  
L'une d'entre elles, ce serait gabegie  
Et devoir nul dans tous les cas  
Allons, mets-toi vite en selle  
Pour écrire ce texte extrême  
Qu'on déroule comme un fil de laine  
Ou plutôt comme au fil de l'eau  
Bien assis sur un canapé  
Et non mal assis sans sous-cul  
C'est mieux que mal assis par terre  
Pour ainsi te durcir les fesses  
Et te garder en bonne santé  
Écris tes rimes sans cohue  
Écris un texte bien élevé  
En respectant le double vé  
Préfixes, affixes et suffixes  
Et bien sûr un bandit grec  
Allons et que le diable nous aide.

Elle pète ses pépettes cette nénéte bête, répètent les benêtes vexées et entêtées. Gênées, elles lèvent les têtes et les bérêts s'élèvent, légers. Etre pété et répété, c'est le pied.

Un zeste de limon, dans le fond du verre  
Dormant là ainsi qu'un ver de terre vert

mon amour, sois mon air,  
mène-moi ce soir main à  
main sur ce mauvais mur,  
écris mon cri, écris mon  
nom, viens semer ma vie,  
sans arme, sans rancune.  
évasion, immense vision,  
sors-moi mon amour

mon amour, sois mon air,  
mène-moi ce soir main à  
main sur ce mauvais mur,  
écris mon cri, écris mon  
nom, viens semer ma vie,  
sans arme, sans rancune.  
évasion, immense vision,  
sors-moi mon amour

# Mythobiographie

Ma première vie, je ne l'ai pas connue. Peut-être que si, mais je ne m'en souviens pas. Dommage! Il y a tant de vies que j'aurais voulu vivre. Mais vivre, c'est une chose, se souvenir en est une autre, et l'on ne parle bien que de ce que l'on se souvient. Peut-être vaut-il mieux n'en rien savoir: étais-je vache sacrée ou cancrelat, paysan ou troubadour, peut-être. Sûrement Duc ou Prince, j'en sens vibrer les regrets.

Ma première vie, celle dont je me souviens, est déjà loin, loin là-bas, faite de rires, de cris et de larmes, comme celle de tous les enfants, qui se remplissent de la vie de leur parents. Une première vie, ça compte: les odeurs du passé, des parquets cirés et des cierges, une machine à coudre à pédale, les jalons de l'enfance, un pantalon, une bulle de champagne, les jours où la maison bruisse dès le matin du langage des frou-frou de fêtes, les jours sombres où l'on entend pleurer, les premiers mots qu'on déchiffre sur les publicités des magasins. Reproches et caresses, c'était ma première vie, une vie antérieure.

Ma deuxième vie, je ne suis plus sûr de l'avoir vécu. Quelques traces, photos, carnets de notes. Ai-je ou n'ai-je pas été, un pion parmi d'autres, un être parmi d'autres êtres. Ont-ils ou n'ont-ils pas été, ces autres êtres qui se promènent aujourd'hui comme des lueurs lointaines. Nostalgie ou non, peu importe, c'est là une autre vie antérieure.

Peut-être avais-je été suffisamment sage? En tous cas, on m'a réincarné un peu plus près. Tiens, mai 68, l'avez-vous vu, cet étudiant rouquin, tâches de rousseur, non, pas Cohn-Bendit, un autre, grand, mince, humant la tiédeur du printemps, les yeux lacrimogènes, insouciant et ouverts de plus en plus grands. Ce fut vraiment une réincarnation sympathique. Si un jour je me réincarne en cancrelat, j'espère que ma mémoire sera toute petite, pour ne pas me souvenir de cette vie-là. Ma vie de cancrelat n'en serait que trop triste. Ma vie suivante, je n'ai pas vu un seul cancrelat, ni une seule vache, ni sacrée, ni non sacrée. On m'a carrément changé de planète: une vie rien qu'avec moi et moi, enfin presque, parce qu'une planète, malgré tout, ça n'est pas du néant, même si elle n'est que de glace. Simplement, on y voit moins de monde, ça ne marche pas pareil. Il n'y avait ni femme ni enfant. Alors une vie antérieure dans un monde qui ne se reproduit pas, n'est-ce pas une sorte de fenêtre sur l'éternité. En fait, j'ai menti. Ces vies antérieures n'ont pas été les seules. Sans doute, dès l'enfance, avais-je mérité d'autres vies antérieures, mais sans doute pas suffisamment pour que certaines d'entre elles soient pleines et entières, avec un début et une fin.

Mon karma avait trouvé une solution: il avait inventé des vies antérieures en pointillé. Un pointillé d'une vie et puis un pointillé d'une autre. Ca a quelque chose de sympathique, ces vies antérieures parallèles qui vont et qui viennent. Une vie de vache sacrée, ça n'est sûrement pas comme ça. On la vit toute entière, sa vie de vache, doucement, avec indolence, mais entièrement, du début à la fin, sans entr'acte. Les vies antérieures en pointillé, c'est différent: un jour on est sportif, le lendemain poète, ou musicien, pas à moitié, à fond, comme dans une vie, mais juste une tranche à la fois.

Par exemple, Shiva m'a réincarné en Roi des Rois, au temps de la Grèce, l'autre Grèce, celle de la Belle Hélène, en Tsar de toutes les Russies. Mais là, quelque part, j'ai dû trop rire du destin, parce que, dans mon pointillé suivant, je me suis retrouvé seulement Grand Duc de Gérolstein. Je n'ai sans doute pas été un bon Grand Duc. Lao Tseu, pour me punir, m'a rétrogradé en Gouverneur des mousquetaires, des mousquetaires de couvent. Là, j'ai dû être franchement mauvais. C'est Confucius qui m'a réincarné en patron fleuriste, le patron de Véronique. Ce qui n'aurait pas été si mal que ça si je ne m'étais appelé M. Coquenard. Alors, avec un nom pareil!

Passons, d'autres vies, j'en ai eu, mais cela serait trop long, et souvent de peu d'intérêt. Ce que je n'ai pas dit, c'est qu'il me reste des vies postérieures. Là je pense pouvoir remonter la pente et reprendre au moins un titre d'empereur gentil, sans doute le premier que la terre connaîtra.

Ma prochaine vie, on me l'a plus ou moins fait comprendre, sera une vie féminine. Je n'y avais pas encore pensé. J'espère que les féministes auront fini de déblayer le terrain, parce que ça n'est pas toujours drôle d'être femme: regardez Lady Di!

Sachas, Pentecôte 1998

# le cycle de l'eau

Un fleuve, c'est toujours en bas.  
Qu'on s'en écarte et il faut toujours monter,  
qu'on le suive et l'on sera toujours en bas.  
L'eau est paresseuse,  
elle s'amasse dans son lit,  
en foule.  
La foule, c'est comme l'eau,  
elle est toujours en bas,  
elle s'agglutine.  
Jamais elle ne monte,  
jamais elle ne s'élève,  
sauf en gouttes impalpables,  
lorsque le soleil les appelle,  
une à une, par leur nom.  
Elles s'en vont, sans bruit.  
Mais, même au ciel,  
les gouttes ne savent pas rester seules,  
elles finissent par toutes se donner la main  
et,  
la main dans la main,  
elles peuvent avoir une force,  
parfois plus grande que la force des foules dans leur lit.  
Orages,  
trombes,  
que d'eau,  
que d'eau,  
qui de nouveau va se précipiter  
toujours plus bas.

## A tire d'elles

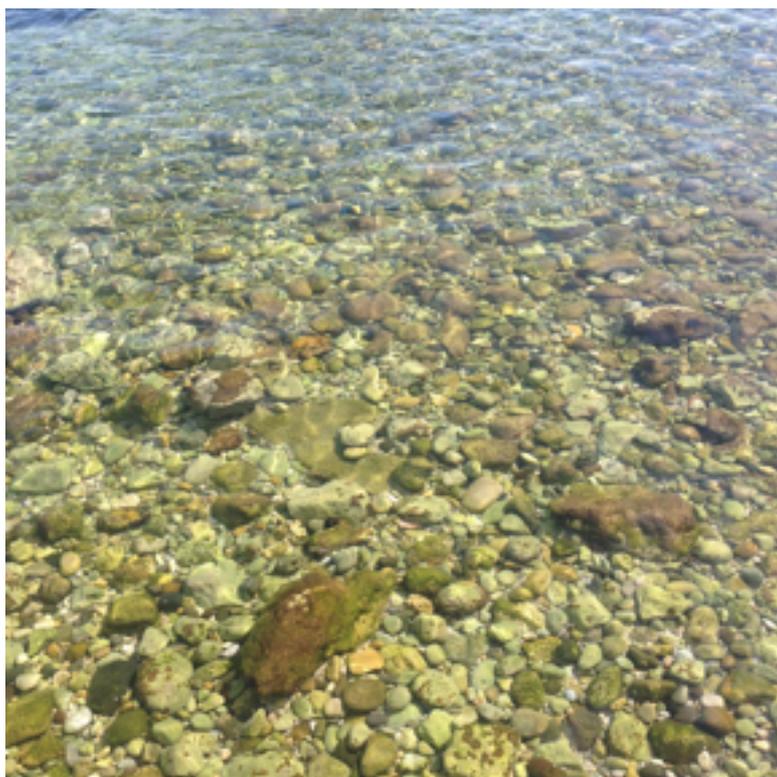
Je n'peux pas m'envoler sur les ailes  
Du printemps d'une grande hirondelle  
Je n'sais pas soupîrer auprès d'elle  
A l'été des vingt ans de ma belle  
Je n'veux pas ajouter tout ce sel  
Qu'à l'automne on trouve aux querelles  
Je ne vêle, ni ne sale, ni ne pèle  
C'est l'hiver et bien sûr, je me gèle

## Ce qui se mange et ce qui ne se mange pas

La vie qui se croque, mais non le visage qui se croque aussi  
Les orties dans la soupe, mais non les orties dans le champ  
Les kilomètres qui s'avalent, mais non les pentes qui se dévalent  
Le plein effort qui se sue, la paresse qui se goûte, mais la saleté qui dégoûte  
Le vin qui a du corps, mais non le corps aviné  
La roustie que l'on déguste, mais non le pistolet de la flibuste  
Le film que l'on salive, mais non le papier du papier mâché  
la belle vue mangée par un mur, mais non le noir qui est brûlé  
La dose que l'on absorbe, mais non le sorbet d'overdose  
Le joint que l'on mastique, mais non le mastic qui joint  
La roue que l'on suce, mais non le suc de la rose  
Les amis, les amants, les maîtresses  
les autres sur le bord de l'assiette

# La chance du petit caillou

Ai-je eu de la chance ? Qu'est-ce que la chance ?  
C'est difficile les mots. Où commence le bonheur, où finit-il ?  
Tu le connais, toi, ton bonheur ?



Un jour, au fond de l'eau, j'ai vu un petit caillou. pourquoi ai-je vu ce petit caillou-là. J'aurais peut-être pu voir un autre petit caillou, un peu plus loin, à côté de milliers d'autres petits cailloux.

Tu vois là, tous ces galets dans l'eau. L'eau qui coule, qui n'arrête pas de faire danser le soleil dans ses reflets. Pourquoi l'oeil va-t-il là plutôt qu'ici. C'est peut-être ça la chance. Un petit caillou de rien du tout parmi d'autres petits cailloux de rien du tout. C'est lui le petit bonheur -éphémère - un bonheur de caillou, celui d'avoir été regardé au moins une fois, au milieu de tous les reflets dansants du soleil !